

La raison, comme les civilisations, est toute sillonnée de frontières. Des frontières qui la limitent et la morcellent en des oscillations continues, nous le savons; mais des frontières à la fois ambiguës, chargées de séduction poétique et capables de stériliser notre tension rationnelle et de nous paralyser parce qu'elles se présentent à nous sous les couleurs de l'enfance et nous semblent ainsi contenir un vestige de vérité naturelle, un dernier fragment de paradis perdu. Chaque pays, sous cet aspect qui est celui du temps, de l'histoire, est un pays de frontière, satisfait de l'être et pourtant entraîné par le mouvement général à se transformer; mais il est ça et là des pays, grands ou petits, chez qui ce caractère est plus marqué, dans la mesure où, placés en marge du mouvement général, ils forment également dans l'espace, immobiles, une frontière.

C'est d'un voyage dans un pays de ce genre, la Sardaigne, que je parle ici et de l'attrait qu'elle peut exercer sur celui qui y voyage, du fait qu'elle a presque toujours été ainsi, à la limite du monde phénicien, romain, byzantin, italien, médiéval, espagnol, exception faite peut-être de l'époque préhistorique pendant laquelle ses habitants apprirent peu à peu à élever les brebis et à cultiver la terre pour leur propre compte.

Les quelques années qui se sont écoulées depuis ce voyage n'ont en rien modifié le caractère fondamental du pays. Peu avant la publication qui se veut définitive du récit tiré des souvenirs de cette randonnée, je suis retourné en Sardaigne pour voir si quelque nouvel élément ne serait pas venu modifier sa physionomie. Et j'ai trouvé en effet des nouveautés, mais toutes concernaient uniquement le tourisme et les touristes, nouvelles installations pour les vacances, nouveaux hôtels, nouveaux restaurants, nouveaux bars et un peu de goudron nouveau sur les vieilles routes. En revanche, je n'y ai trouvé aucun changement en ce qui regarde ceux qui y naissent et y meurent. Ni dans les rapports familiaux, ni dans les rapports sociaux en général, ni dans les

rapports avec la nature, ni dans les rapports de travail, ni dans le travail lui-même. En cela, qui est l'essentiel, tout correspond encore exactement à l'image archaïque qui s'était imprimée dans ma mémoire au premier contact, si bien que je n'ai eu besoin de la retoucher qu'en de très rares détails superficiels. Mais il n'y a pas lieu de se réjouir qu'un pays ne change pas et je ne voudrais pas que le lecteur voie dans mon récit une simple invitation au voyage et à ses plaisirs. Un voyage peut n'être qu'un vice. Il peut n'être qu'une évasion. Alors que l'invitation que j'adresse à mon lecteur vise aussi à une expérience intérieure. *Sardaigne comme enfance*, tel est le titre italien et son refrain. Ce qui revient à rappeler que nous ne sommes pas nés pour rester enfants.

I

Je sais ce que signifie être heureux dans la vie : la bonté de l'existence, la saveur de l'heure qui passe et des objets qui nous entourent, la volupté de les aimer, ces choses, immobile, tout en fumant, et une femme parmi elles. Je sais la joie

de lire, étendu à demi nu sur une chaise longue, par un après-midi d'été, un livre d'aventures chez les cannibales devant une maison des collines, qui regarde la mer. Et beaucoup d'autres joies encore : dans un jardin épier le bruissement du vent qui fait à peine frémir les feuilles — les plus hautes — d'un arbre ; ou, dans le sable, être un des grains infinis qui crissent et qui tombent ; ou dans un monde peuplé de coqs se lever avant l'aube et nager, seul dans toute l'eau du monde, près d'une plage rose. Et j'ignore la forme de mon visage dans tous ces bonheurs, lorsque je sens qu'il est si bon de vivre : douceur ensommeillée ou sourire ? Mais quel soif de posséder ! Non la mer seulement, ni le soleil, ni une femme et son cœur à elle sous les lèvres. Terres aussi ! Îles ! Voilà : je peux me trouver à l'abri, calfeutré dans le silence de ma chambre dont la fenêtre est restée ouverte toute la nuit et soudainement m'éveiller au bruit du premier tramway du matin ; ce n'est rien un tramway, une voiture qui roule, mais le monde est désert autour et dans cet air à peine créé tout est différent d'hier, et une nouvelle terre m'assaille.

Toutes lumières éteintes, le paquebot avance dans la mer, comme un objet inerte de la nature. Voilà toutefois qu'à l'intérieur il commence à s'éveiller avec un crépitement de pas et de voix, et bientôt il redeviendra un monde lui aussi. Des gens y ont dormi, y ont rêvé qui maintenant s'agitent dans les menues besognes du matin, pour être prêts à débarquer avant le lever du soleil, avec la hâte presque des enfants condamnés à courir à des heures invraisemblables à l'école.

Sur le pont, il fait froid, humide, on dirait qu'il a plu. Le ciel, là-haut, était sombre il n'y a guère, mais une vague clarté auréole déjà les objets et je distingue les mâts, les canots de sauvetage, la cheminée... Le ciel devient de plus en plus léger dans son bleu de feuille. Une lumière s'est allumée un instant derrière une vitre du pont de commandement, puis elle s'est éteinte et un visage indécis et ensommeillé d'homme regarde de là-haut dans l'aube.

À droite puis à gauche s'ouvre une terre, à pic. D'un côté le cap Figari avec une minuscule lueur jaune au sommet : un phare ; mais on songe plutôt à un homme courant à toutes

jambes dans notre direction, une lanterne de cheminot à la main. De l'autre côté, Tavolara, une île que l'on dit déserte et où son propriétaire ne se rend que pour chasser. Tavolara; son nom viendrait de table; et c'est vraiment un énorme bloc calciné qui, dans cette violette clarté de soufre, paraît se coucher et sur le point de s'abîmer dans la mer, comme brûlé à l'intérieur. Elle ne semble pas une île. Derrière elle, des masses sombres la prolongent. Et le mouvement du paquebot aidant, parmi tant de blocs bleus ou blanchâtres qui font la ronde autour de nous, on a presque la sensation d'être entré dans une mer en forme de plateau et de naviguer en montant vers l'extrême toit de l'univers.

Mais au-dessus des rochers, l'air est d'un blanc éclatant. Un cercle d'eaux paisibles s'ouvre et une terre rose, basse, nous entoure. La sirène du paquebot siffle à nouveau. Des marins s'agitent sur le pont. À la proue, les voyageurs de troisième classe, des militaires pour la plupart, poussent des clameurs excitées. Cependant que ceux des deuxièmes et des premières font descendre à terre, par les porteurs du bord, leurs bagages.

III Baie d'Olbia

Nous voilà dans la baie d'Olbia. Fermée de tous côtés, on ne comprend pas par quelle ouverture on a bien pu y pénétrer. La mer semble un lac. Nous avons escaladé la côte escarpée et ici, devant ces rives plates, on se croirait déjà au centre du plateau. Surtout lorsqu'on se rend compte que cette terre rose des collines n'est que rocher. J'incline à penser qu'il s'agit d'un lac volcanique. Des bancs d'une blancheur étincelante affleurent l'eau. De longs gémissements, aussi, déchirent l'air froid, et vraiment l'air se déchire : de blancs oiseaux qui prennent leur essor et replongent en agitant gauchement les ailes : albatros, mouettes. Ils frissonnent comme si la mort les frappait.

IV

Perdu dans la lumière du soleil qui point, on entend un long cocorico. D'où vient-il? Est-ce du fond de la cale? Pourtant il a claironné dans l'air qui en vibre encore; dans le

froid, et parti de très loin. C'est un chant sans joie, presque triste, comme d'un coq aveugle. Un autre cocorico lui répond, avec la même cadence affligée, et un autre encore, jusqu'à ce que d'invisibles poulaillers s'éveillent partout. Grâce à eux, nous nous avisons de la présence d'une vie humaine, d'une vie secrète qui se déroule dans des poulaillers et des habitations souterraines. Peut-être aussi y a-t-il un village, au-delà des bords de ce cratère marin. Mais voici que dans une blanche poussière qui s'éclaircit, des maisons alignées le long de l'eau apparaissent là où je m'y attendais le moins. C'est, à un demi-mille de distance, Olbia. De petites maisons que l'on a envie de compter. Pas une barque en face d'elles. Ni de bateau non plus. Une voile toutefois passe à côté du paquebot. Large, lourde, d'une couleur ancienne. Et elle avance rapide, dans un air pourtant si immobile que les flammes pendent inertes à nos vergues. Une autre voile s'ouvre et s'arrête derrière un rocher. Tous les rochers en recéleraient-ils de semblables prêtes à bondir et à nous courir sus ?

Mais cette pensée étourdie me traverse seulement ; déjà j'en saisis la frivolité et je la chasse de mon esprit. C'est

plutôt sa solitude figée qui me frappe dans cette voile ; elle me rappelle des siècles d'existence primitive ; quant au caractère de cette terre, j'en ai comme une prémonition.

v Olbia

De la passerelle du paquebot, on accède à un hangar devant lequel un petit train aux portières ouvertes attend les voyageurs. Il est encore éclairé bien que de légers flocons de soleil s'épanouissent dans l'air. Quelques autres lumières abandonnées brillent aux solives du plafond, ainsi que derrière, dans les bureaux déserts de la gare miniature, décor saugrenu, maquette de théâtre. Les militaires qui auparavant faisaient du tapage sur le pont de proue — ce sont tous des gars du continent — montent à l'assaut des troisièmes classes ; le restant des voyageurs, avec calme, je dirais même avec tristesse, prend place dans des voitures dont les pancartes indiquent Cagliari ou Sassari, mais ils n'ont plus, semble-t-il, le même air soucieux que lors de l'embarquement à Civitavecchia ; ils se sont débarrassés d'un irréel — l'irréel